

Jean-Yves Le Naour

« Il faut sauver notre pantalon ». La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean-Yves Le Naour, « « Il faut sauver notre pantalon ». La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 84 | 2001, mis en ligne le 01 juillet 2004. URL : <http://chrhc.revues.org/index1866.html>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Association Paul Langevin

<http://chrhc.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur :

<http://chrhc.revues.org/index1866.html>

Document généré automatiquement le 26 janvier 2012. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.

© Tous droits réservés

Jean-Yves Le Naour

« Il faut sauver notre pantalon ».La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination

Pagination de l'édition papier : p. 33-44

- 1 Parler des hommes et plus encore des poilus dans un numéro portant sur la sexualité et la domination peut sembler déplacé voire malvenu. En effet, la guerre a consacré les valeurs masculines et l'héroïsation des combattants, l'exaltation des valeurs viriles jusque dans l'après-guerre s'accordant peu en apparence avec une quelconque remise en cause de la tutelle masculine sur les femmes. Cependant, les hommes de 14-18 apparaissent comme traumatisés par leur expérience et pas seulement par celle du feu mais aussi par celle de l'éloignement et de la séparation des femmes durant quatre années. Dans leur mémoire de la guerre, les anciens combattants sont quasi unanimes à accuser les femmes d'avoir « profité » et d'avoir « fait la vie » tandis que les hommes se faisaient « casser la gueule » pour les défendre. Aucune récompense ne serait venue soulager leurs souffrances. Selon eux, ils ont été dupés, joués, diminués par des femmes qui ont saisi l'occasion de leur absence pour les remplacer et jouir d'une toute nouvelle et incroyable indépendance.
- 2 C'est donc avec raison que Mary Louise Roberts considère la guerre comme « une expérience profondément émasculatrice »¹, un sentiment de perte de pouvoir qui prend sa source dans les souffrances endurées par les hommes. Aussi surprenant que cela puisse paraître, les historiens ont pendant longtemps refusé de prendre la mesure de ces souffrances ou les ont seulement cantonnées au domaine physique : le froid, la boue, les poux, le manque de sommeil, etc. Prisonniers de l'icône sacrée du héros, ces historiens, souvent anciens combattants eux-mêmes², préféraient ignorer certains aspects traumatiques de la vie du soldat, sans doute parce que leur exposition les aurait contraints à se dévoiler et à pratiquer une histoire par trop personnelle. En ce sens, « ils ont fait leurs non-dits les plus ancrés des récits de guerre et les ont transférés dans l'historiographie »³. Ils ont « aseptisé » le passé afin de le rendre supportable selon la réflexion d'Alain Corbin⁴. À leur décharge, il faut reconnaître que l'étude des souffrances masculines était contrariée par la traditionnelle division des sexes en matière de sensibilité : les larmes, l'asthénie, l'hystérie, associées à la féminité, sont à cent lieux de correspondre au modèle de la virilité⁵. La question de la souffrance a donc été délaissée par les historiens qui ont ainsi, pour Odile Roynette, « largement contribué à conforter dans l'imaginaire social un ensemble de représentations accordant le monopole de la sensibilité, de la fragilité et de l'émotivité aux seules femmes »⁶. La situation si particulière de la guerre met donc à nu les hommes et les place devant des contradictions pour le moins perturbantes. Ces souffrances fondent peu à peu une misogynie dont la violence s'accroît au fur et à mesure que la guerre se prolonge et avec *elle* l'expérience de la séparation des sexes. De la fierté de porter les armes pour défendre les femmes jusqu'au sentiment d'émasculatation et d'inversion du rapport de domination, ce sont les étapes de ce traumatisme masculin qui vont nous intéresser ici.

Défendre les femmes, une mission virile assumée

- 3 Depuis la thèse de Jean-Jacques Becker, on sait que les Français sont partis sans enthousiasme mais résolu. La guerre ne devait durer que quelques semaines, quelques mois tout au plus et il fallait faire son devoir. Un devoir qui s'inscrit également dans un cadre sexué car la guerre opère une séparation radicale entre les hommes et les femmes en augmentant le pouvoir des premiers qui sont seuls dépositaires du « savoir-faire masculin hautement technique et spécialisé » du maniement des armes, comme le souligne Françoise Héritier⁷. Défendre la

patrie et défendre le foyer ne font plus qu'un et l'on ne peut se dérober à ces deux impératifs car ce serait perdre et la qualité de Français et celle d'homme. Il n'est d'ailleurs pas innocent que les combattants soient appelés « poilus », c'est-à-dire ayant du poil en (leurs) parties viriles, une caractéristique reconnue populairement comme marque de courage et de masculinité⁸. Inversement, les « embusqués », les hommes qui ne portent pas les armes alors qu'ils ne sont ni trop jeunes ni trop vieux pour le faire ou, plus généralement, qui ne sont pas confrontés au feu de l'ennemi de par leur affectation militaire, sont méprisés comme des sous-hommes appartenant au monde féminin, celui des « épilées ». Dans *Le Mercure de France*, l'officier Georges Pierredon s'interroge ainsi sur les capacités sexuelles de ceux qui ne combattent pas : « Nous nous demandons comment on peut être embusqué, comment un homme jeune ayant des muscles, des capacités sexuelles suffisantes, un estomac passable, peut-il vivre loin de la guerre, loin du danger, loin du plaisir élégant de risquer son bonheur et sa vie ? Une seule explication possible : il y a deux sortes d'hommes, ceux qui ont des maîtresses et ceux que toutes les femmes trompent. L'embusqué est le type du cocu. Nous nous rattraperons sur les amies de ces messieurs »⁹. De même, dans les colonnes de *La Guerre sociale* puis de *La Victoire*, Gustave Hervé assimile sans cesse les neutres à des « eunuques », car pour être un homme, il faut se battre.

4 À la mission masculine de porter les armes correspond une attitude féminine idéale : (les femmes) *elles* doivent attendre, passivement, le retour des héros. Fidèles, aimantes, elles doivent soutenir leurs hommes et non tenter de les retenir ou de les « amollir » par leur affection. Même les féministes modérées du Conseil national des femmes françaises (CNFF) adhèrent à ce modèle et prescrivent, à l'occasion des premières permissions en 1915, de ne pas affaiblir les soldats par les larmes : « Toute femme qui, à l'heure présente, ébranlerait chez l'homme le sens du devoir envers la patrie serait une criminelle » écrit Marguerite de Witt-Schlumberger¹⁰. Certes, il est des femmes qui ne se contentent pas du rôle qui est le leur et qui brûlent, comme Madeleine Pelletier, de s'engager plus directement dans la guerre autrement qu'en tournant des obus dans les usines ou en devenant infirmière ou marraine. À la transgression du genre répond alors une condamnation sans appel qui présente ces femmes comme des exaltées hystériques à l'instar de Suzanne Levoyer qui écrit par deux fois au ministre de la Guerre en septembre 1914 pour être enrôlée comme soldat : « Pourquoi, dit-elle dans sa première lettre, ne périrais-je pas aussi comme eux [les hommes] ? »¹¹ Celles qui ne supportent pas la séparation et décident de se rendre dans la zone des armées à la rencontre de leurs époux ou amants en cantonnement sont tout autant sévèrement jugées : « le beau sexe n'a pas besoin de s'exposer inutilement à recevoir des marmites [obus], le pot-au-feu doit lui suffire »¹².

5 Pétris de leurs responsabilités et de leur devoir, les hommes peuvent tirer fierté de leur statut d'hommes en armes – avant de connaître les réalités de la boucherie. Le jeune Gabriel Chevallier, comme tant d'autres de ses camarades, se souvient de sa première journée en tenue militaire, heureux « de ne pas appartenir à cette catégorie de citoyens méprisés qu'on voyait encore à l'arrière dans la force de l'âge ». Et le mobilisé de parcourir Paris, quarante-huit heures durant, croyant lire dans les yeux des femmes « le tendre intérêt que méritaient notre jeunesse et notre intrépidité »¹³. À l'image du récit de Gabriel Chevallier, d'autres témoignages insistent sur la faveur des femmes dans les premiers temps de la guerre à l'égard des mobilisés. Les médecins raisonnent le phénomène et voient dans la bonne disposition des femmes envers les militaires une « compensation », « une sorte de pitié affectueuse » pour ces hommes qui ont souffert ou qui vont souffrir¹⁴. Le docteur Émile Tardieu, dans les colonnes du très professionnel *Journal des praticiens*, rappelle pour sa part que la guerre est une « loi de la vie » qui explique que « le lutteur [fasse] prime dans le cœur des femmes ». « La femme, poursuit-il dans le cadre d'un darwinisme sexuel, n'aime pas le faible qui ne prendra pas sa défense ; elle élit un fort pour maître qui saura dompter le destin »¹⁵. Émile Tardieu ne fait alors que reprendre un poncif sur l'attraction sexuelle du militaire, un homme virilisé par ce que Susan Brownmiller appelle « le pouvoir du fusil »¹⁶ : en 1890, par exemple, E. Coralys affirme que « les bons mâles font les bons soldats et les filles aiment les bons soldats ; ceux qui ne peuvent

payer l'impôt du sang sont dédaignés par elles »¹⁷. Les militaires en sont persuadés, eux qui lors des veillées dans les cantonnements racontent leur bonne fortune amoureuse, en affabulant au besoin, surtout quand ils sont de retour de permission. Les plus jeunes qui les écoutent et qui n'ont pas tous connu l'amour charnel, comme René Naegelen, se prennent à rêver de cet arrière où les femmes offrent leur corps et où le poilu est prioritaire en toute chose¹⁸.

6 Mais les récompenses avérées ou promises ne suffisent pas aux militaires. Partir à la guerre c'est aussi rompre avec la vie paisible du citoyen pour devenir un soldat, peut-être un héros, en tout cas un vainqueur avec à la clé des récompenses qui n'ont plus rien à voir avec le libre consentement des femmes. Dans les premiers temps du conflit en effet, l'idée de l'invasion de l'Allemagne éveille chez les mobilisés des envies de pillage et de viol. L'inscription « train de plaisir pour Berlin » affichée sur les wagons partant pour le front ne se réfère évidemment pas seulement à la facilité supposée du combat contre l'ennemi mais revêt un sens moins avouable. Bien sûr, les témoignages ne sont pas très nombreux à ce sujet, ils ne font pas partie de ceux que l'on couche volontiers dans son journal et moins encore dans ses mémoires une fois la guerre achevée ; mais ils existent pourtant et la question du viol des Allemandes occupe une partie des discussions lors des veillées des soldats¹⁹. S'emparer des femmes de l'ennemi est un butin rêvé qui marque évidemment la victoire et humilie les vaincus qui n'ont pu remplir leur mission de défense.

7 En fait de promesses, les réalités de la guerre industrielle se chargent de détruire les rêves et les assurances viriles des premiers mois. Dès la deuxième moitié de l'année 1915, les doutes se font plus forts au fur et à mesure que le stéréotype se délite.

Les désillusions : la guerre est une escroquerie

8 « Nous sommes escroqués de toute gloire »²⁰. C'est par ces mots que Drieu La Rochelle a perçu la Première Guerre mondiale, lui qui a tant cru dans ses vertus régénératrices. Pour ce nationaliste convaincu, la guerre moderne a mis fin au temps des héros, du corps à corps, et de la possibilité de s'illustrer par son courage : il n'y a plus aucune noblesse mais « des veaux marqués entre dix millions de veaux et de bœufs »²¹, des hommes qui avancent à quatre pattes, « toutes les postures de la honte ». Sans adhérer à l'idéologie réactionnaire de Drieu La Rochelle, les soldats de 14-18 ont été profondément ébranlés par les conditions matérielles du conflit, par la mort anonyme, invisible et donc omniprésente, ainsi que par le sentiment d'impuissance qui en résulte. Ils doivent tenir mais ne maîtrisent plus rien de leur destin. De plus, le rêve de la guerre courte s'est rapidement écroulé et la fixité des fronts a projeté les hommes dans une guerre longue dont ils ne voient pas la fin. Enfin, une partie du territoire a été envahie et des femmes françaises ont été violées par l'ennemi, un choc pour des hommes dont la mission est précisément de défendre et la terre et les femmes de France. À juste raison, Stéphane Audoin-Rouzeau parle de « traumatisme masculin » à l'égard des viols de 1914 et du débat sur l'avortement des « petits vipéreaux » et de la « mauvaise graine boche » qui va suivre²². À plusieurs points de vue, les soldats ont le sentiment d'être passifs, d'assister en spectateurs aux événements sur lesquels ils semblent n'avoir aucune prise. Ce sentiment alimentera plus tard le courant pacifiste dans la dénonciation des militaristes et des capitalistes qui ont conduit les bonshommes à l'abattoir. En tout cas, force est de constater qu'avec le premier conflit mondial, la guerre n'est plus la fabrique des mâles que les nationalistes présentaient avant 1914.

9 Au contraire, les rôles dévolus aux uns et aux autres se modifient et les soldats qui devaient écrire l'histoire souffrent de plus en plus d'un état de dépendance vis-à-vis de l'arrière féminin. Dépendance à l'égard des infirmières qui manipulent les corps d'hommes infantilisés par la blessure ou la maladie, mais surtout dépendance du courrier des épouses et des fiancées. Toute défaillance est cruellement ressentie comme un abandon et tous ne peuvent, comme Guillaume Apollinaire, sublimer la douleur en la faisant rimer : « Quatre jours mon amour, pas de lettres de toi/Le jour n'existe plus, le soleil s'est noyé/La caserne est changée en maison de l'effroi/ Et je suis triste ainsi qu'un cheval convoyé »²³. Plus que jamais dans l'univers morbide des tranchées, les hommes ont besoin de se rassurer et de puiser leur courage dans le soutien affectif du *home front* féminin ; celui-ci vient-il à manquer qu'une des plus puissantes raisons

de combattre disparaît. Cette détresse masculine est exprimée en particulier dans les romans de Roland Dorgelès qui fut lui-même exposé à l'infidélité et à l'abandon progressif de Madeleine, sa maîtresse d'avant-guerre. Il ne faudrait cependant pas considérer cette souffrance comme un thème uniquement littéraire, le contrôle postal atteste par exemple de lettres de poilus qui supplient leurs femmes « de songer à leurs devoirs et de ne pas les trahir »²⁴. Car avec l'absence prolongée, c'est la peur de l'adultère qui étirent peu à peu les militaires.

10 Incontestablement, l'adultère est plus fantasmagique que réel. Il n'en reste pas moins que le doute, la rancœur et l'aigreur font lentement leur œuvre et il ne sert pas à grand-chose de vouloir persuader les combattants du contraire comme le tente l'académicien Eugène Brieux en 1916 : après avoir rappelé la vertu des femmes de France, leur fidélité aux héros, il insiste sur la nécessité de se défier du doute, ce « poison boche », cet « ennemi du dedans » aussi sournois, lourd et silencieux « que les gaz que répand l'adversaire »²⁵. Peine perdue puisque ce sentiment n'est pas raisonné mais repose sur un état de fait, le retranchement du monde supposé heureux des vivants et peut-être plus encore sur la frustration sexuelle, au risque du paradoxe entre l'arrière détesté, accusé de festoyer continuellement pendant que les poilus sont à la peine, et l'arrière qui fascine avec ses promesses de plaisir. Là encore, en ce qui concerne la douleur de l'obsession de la chair, on se heurte au silence des témoignages, au non-dit et, dans le meilleur des cas, aux périphrases, mais il est certain que l'image de la femme légère, frivole, qui « fait la vie » depuis que son homme est parti à la guerre, procède de cette frustration, de cette impuissance sexuelle dans une sorte de miroir inversé bien entendu fantasmagique.

11 Dernière escroquerie, et non des moindres même si elle est plus connue, les hommes partis à la guerre ont l'impression d'avoir été remplacés, évincés par les femmes qui ont profité de leur départ pour usurper leur place dans la vie économique et sociale. L'investissement des femmes dans la grande industrie et dans des métiers jusqu'alors réservés au sexe fort bouleverse les repères en contribuant à accroître l'angoisse masculine de l'émasculatation liée à la virilisation des femmes. Si les médecins accordent une plus grande attention aux cas de « virilisme » chez la femme au point de vue de la pilosité et de la voix, les contemporains tentent toutefois de limiter le trouble en rebaptisant « munitionnettes » les ouvrières des usines de guerre, ce qui permet, comme le souligne Françoise Thébaud, « de se rassurer sur l'immutabilité du monde et de la frontière des sexes [et] d'affirmer le caractère temporaire de la situation »²⁶. Plus humiliant encore, on se passe finalement assez bien des hommes pour faire tourner le ménage, la ferme ou la boutique, et bon nombre d'épouses de condition modeste, cumulant salaire et allocation de mobilisation, connaissent même une situation financière meilleure que dans l'avant-guerre. Les femmes des campagnes, par exemple, qui bénéficient également du prix élevé des denrées agricoles, opèrent un rattrapage du niveau de vie urbain visible par la généralisation des bas de soie. Les militaires, dont les opinions sont relayées complaisamment par la presse, s'insurgent contre le luxe de la toilette des femmes alimenté par les soi-disant hauts salaires qui les poussent à l'indépendance et donc à l'immoralité. Le caporal Louis Barthas, en permission à Paris, est tout bonnement scandalisé par la tenue des Parisiennes qu'il assimile à un affront à la souffrance et au deuil²⁷. Tout comme lui, l'ambulancier Germain Balard est écœuré : « Combien de femmes, devenues chefs de famille, ne voyait-on pas grisées par cette pluie d'or, jeter leur bonnet par-dessus les moulins, pour s'habiller avec la dernière élégance – depuis quelque temps la mode était aux bas de soie et aux jupes étroites et longues d'abord, puis se raccourcissant beaucoup, pour laisser le mouvement des jambes tout à fait libre – pour fréquenter régulièrement les dancings, les cinémas et autres endroits où l'on s'amuse »²⁸. Libérées de la tutelle masculine, affranchies économiquement, les femmes de l'arrière deviennent naturellement des femmes légères pour des hommes sevrés d'amour physique. Au bout de la souffrance masculine, c'est donc le mépris des femmes qui s'impose.

Un fossé de haine

12 Désorientés, se sentant impuissants et dépossédés de leur autorité, les hommes réagissent avec violence voire obscénité. La vulgarité des propos tenus sur les femmes est à ce sujet éloquente. Certes, la grossièreté et la misogynie peuvent être présentées comme la marque d'identification de groupes masculins repliés sur eux-mêmes, *a fortiori* pour les militaires qui affichent pour les

femmes un mépris convenu à l'instar de la mort et des faibles. Déjà avant-guerre, la trivialité régnait à la caserne, au point de constituer, selon Odile Roynette, une norme langagière qui reproduit dans la communication des conscrits la violence et la brutalité physique de leur dressage²⁹. Il semble néanmoins que la guerre et l'éloignement prolongé renforcent la violence des communautés viriles. De la sexualité de groupe, entre camarades et prostituées, aux paroles déplacées adressées aux femmes sur leur passage en passant par les privautés sur les serveuses, les limites policées de la situation du temps de paix sont transgressées. « Celui qui ne dit pas de cochonneries n'est pas un soldat »³⁰ affirme E. M. Remarque, et Blaise Cendrars lui emboîte le pas en confirmant « les horreurs que les hommes peuvent raconter sur les femmes quand ils sont seuls entre soi »³¹, des horreurs où entrent certainement une bonne part de compensation de la frustration sexuelle.

- 13 Face à la menace de dépossession de leur autorité, les hommes réagissent en employant le vocabulaire de la domination sexuelle, confondant ni plus ni moins leur pouvoir politique et social, qu'ils croient en danger, avec leur sexe. La chanson « Faut leur rentrer d'dans », construite sur des métaphores proches de la pornographie, témoigne de la peur de l'émancipation féminine et de la castration, sa conséquence :

« Mes amis faut pas s'laisser faire !
 Les femm's s'mêl'nt de nos affaires,
 J'me tords quand j'vois des femm's cochers,
 Pourquoi pas des femmes députés ? [...]
 Les féminist's, les féminettes,
 Il faut les m'ner à la baguette,
 Afin d'les rendr' comme des moutons
 Tous les jours on aura l'bâton.
 La femme demand'qu'on la domine
 Et pour que la votr' vous câline,
 Fait's lui pousser des hurlements
 Les femm's il faut leur rentrer d'dans !
 Viv'ment les mâles et la République !
 Dressons-nous et levons la trique,
 Nous somm's en danger tout du long,
 Il faut sauver notre pantalon.
 Car c'est notre honneur qu'il renferme,
 Allons, tous debout, soyons fermes !
 Pensez-y en les embrassant,
 Les femm's il faut leur rentrer d'dans ! »³²

- 14 La chanson du traumatisme masculin ne fut pas visée par la censure qui la jugea par trop immorale. En attendant, les combattants imputent aux femmes la responsabilité du conflit puisqu'elles seules, à les en croire, en tirent profit. La fin de la guerre ne sonnerait-elle pas le glas de leur liberté et de leur fortune matérielle ?
- 15 Pour Anatole France, il ne faut pas chercher ailleurs la raison de la si longue durée de la guerre, les 80 % de femmes malheureuses d'avant 1914 sont enfin débarrassées de leurs tyrans et maîtres³³. Dans ses souvenirs publiés en 1930, revisités à l'aune du pacifisme dominant, Gabriel Chevallier cherche lui aussi à comprendre les raisons d'une boucherie absurde dans laquelle les soldats allemands, frères de misère, ne sont pour rien. Pour lui, les femmes ont excité les hommes à se battre afin de satisfaire leurs fantasmes sexuels, ni plus ni moins : « Les tendres chéries ! Il leur faut un héros dans leur lit, un héros authentique, bien barbouillé

de sang, pour les faire gueuler de plaisir ! [...] Qu'auront-elles fait pendant la guerre ? Elles auront excité les hommes à se faire casser la figure »³⁴. De même, Andreas Latzko accuse sans détours et se prend à rêver d'une guerre qui n'aurait jamais eu lieu si les femmes avaient refusé de sacrifier leurs enfants : « Si elles ne nous avaient pas laissés nous empiler dans les trains, si elles avaient crié qu'elles ne voulaient pas d'assassins, aucun général n'aurait rien pu faire.[...] Pas une n'a bronché »³⁵. Pourquoi n'ont-elles pas protesté et procédé, à la manière de Lysistrata d'Aristophane, à une grève du sexe et de l'amour pour accélérer le retour à la paix ? Le drame grec n'a rien d'anachronique en cette Grande Guerre, il est d'ailleurs adapté au théâtre en 1915 pour la Gaîté-Rochechouart. Jugée inopportune par la censure, la pièce est pourtant représentée une nouvelle fois en décembre 1918 aux Bouffes du Nord. Ce discours d'accusation est notamment tenu par les pacifistes et les socialistes tant il est difficile, pour les plus convaincus d'entre eux, d'accepter leur part de responsabilité collective que l'on préfère reporter sur un bouc émissaire. Les syndicalistes Raymond Péricat et Alphonse Merrheim considèrent que les femmes ont vendu leurs maris pour les vingt-cinq sous de l'allocation³⁶ et l'anarchiste Henry Poulaille, dans un texte de septembre 1917, n'hésite pas à parler de « prostitution à la guerre ». Il ajoute qu'au cours du procès que l'on fera demain à la guerre, l'épouse et la mère auront une place d'honneur parce qu'elles ont consenti au départ des hommes et à leur mort en tournant des obus, en France comme en Allemagne, dans les usines de munition : « Combien meurent avec le mot "maman" à la bouche. Les journalistes, les écrivains peuvent broder... c'est un cri de reproche qui tombe des lèvres du mourant. Ne vous y trompez pas nos mères »³⁷. Le premier roman d'Henry Poulaille, *Ils étaient quatre*, était déjà bâti sur l'idée d'abandon³⁸, dans *Pain de soldat*, « l'écrivain prolétarien », comme le nomme Barbusse, rédige un roman contre la guerre en y incorporant des textes personnels contemporains où la femme concentre les reproches que l'on ne veut pas se faire à soi-même :

«Tournez l'obus, sans nul haut-le-cœur
Tant pis pour ceux qu'il déchire ou broie
Au diable tout sentiment ou foi.
Pourvu que les "nôtres" soient vainqueurs
Ceux-ci pour "ces vaches d'Allemands",
Pour nous ceux-là qui seront trop courts
Là-bas, en face, on fait mêmement
Tournez, nos sœurs, nos femmes, nos mamans. »³⁹

- 16 La violence de la condamnation correspond tout simplement à l'image de la femme naturellement pacifiste parce que mère, refusant la mise à mort de ce qu'elle a de plus cher. « Le cœur des femmes a essentiellement pour patrie cette patrie réduite qu'est le foyer »⁴⁰ affirme une brochure suisse appelant à la paix. Contre la guerre, pacifistes et féministes opposent le rôle naturel des femmes, « conservatrices de la vie », qui refuseront de se taire pour n'être pas « complices de l'erreur monstrueuse »⁴¹. Mais pas plus que de solidarité de classe, il n'y a pas eu de solidarité de sexe contre la guerre. Pouvaient-elles en vouloir aux femmes d'avoir été des Françaises et d'avoir, comme les hommes, répondu aux appels du sentiment national ? De toute façon, peu importe la réalité : pendant la guerre, le spectacle du deuil, les angoisses des épouses et des mères ont pu être niés par des militaires en souffrance, aussi l'après-guerre pacifiste peut-il voir des hommes se déculpabiliser en rejetant la responsabilité du conflit sur les femmes sans aucun souci de cohérence. D'un côté, en effet, les femmes sont présentées comme de mauvaises Françaises, des égoïstes oubliées des peines des hommes, pressées de jouir et d'usurper la place de leurs maîtres, de l'autre elles deviennent des responsables, des patriotes acharnées qui ont supporté le conflit. En tout cas, l'expérience de la guerre crée un fossé entre les sexes.
- 17 Dans les années qui suivent la Première Guerre mondiale, la courbe des divorces augmente sensiblement et pour la première fois, les demandes de divorce sont plus nombreuses à être formulées par les hommes que par les femmes. Loin d'être expliqué par le seul argument

de l'adultère féminin, ce phénomène peut aussi se comprendre par l'aigreur accumulée en quatre ans de guerre, la difficulté à reprendre la vie commune après une séparation prolongée, même entrecoupée de quelques permissions. La guerre est évidemment une expérience sexuée et si les mobilisés revenus à la vie civile s'inquiètent du bouleversement des genres et de la remise en cause de leur autorité, à la façon d'un Paul Géraldy qui confie sur un ton désabusé « quand j'ai revu ma femme, je n'ai pas reconnu ses yeux »⁴², les hommes qui reviennent oublient qu'ils ont changé eux aussi. Mais seule la femme a des torts. Tout se passe comme si la violence, la vulgarité et la misogynie, produits incontestables de la culture de guerre, s'étaient nourris de la situation de détresse masculine, de la souffrance, de la frustration des hommes, de leur impression d'impuissance et de soumission. Le mépris des femmes ne serait rien d'autre qu'une réaction défensive de la part de communautés viriles traumatisées. Finalement et très paradoxalement, la fragilité des hommes a fortifié l'idéal de la virilité.

Notes

- 1 Mary Louise Roberts, *Civilization without sexes. Reconstructing gender in postwar France (1917-1927)*, University of Chicago Press, 1994, 337 p., p. 31.
- 2 Parmi eux, citons pour exemple André Ducasse, Jacques Meyer ou Gabriel Perreux.
- 3 Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'Enfant de l'ennemi*, Paris, Aubier, 1995, 222 p., p. 177.
- 4 Voir les conclusions d'Alain Corbin in Michel Lagrée et François Lebrun (dir), *Autour de l'œuvre de Jacques Leonard*, Rennes, PUR, 1994, 109 p., p. 108.
- 5 Sur ce modèle nous renvoyons à George L. Mosse, *L'image de l'homme, l'invention de la virilité moderne*, Paris, Ed. Abbeville, 1997, 215 p. ; et André Rauch, *Le premier sexe, mutation et crise de l'identité masculine*, Paris, Hachette, 2000, 297 p.
- 6 Odile Roynette, « Signes et traces de la souffrance masculine pendant le service militaire au XIX^e siècle », in Anne-Marie Sohn, Françoise Thélamon, *Une histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998, 427 p., p. 265-289.
- 7 François Héritier, *Masculin-féminin : la pensée de la différence*, Paris, Odile Jacob, 1996, 332 p. À l'appui de cette thèse, l'anthropologue Nicole-Claude Mathieu considère, dans un schéma féministe calqué sur le marxisme, que la domination masculine réside spécifiquement dans ce contrôle des moyens de défense et de violence au même titre que ceux des moyens de production (outils, techniques, capitaux...). Nicole-Claude Mathieu, *L'arraisonnement des femmes. Essai en anthropologie des sexes*, Paris, EHESS, 1985, 251 p. ; et *L'anatomie politique. Catégorisations et idéologie du sexe*, Paris, Côté-femmes, 1991, 291 p.
- 8 A l'origine du mot « poilu », on peut également évoquer les locutions « avoir du poil au cœur », ou « du poil aux yeux » signifiant là aussi courage et témérité.
- 9 *Le Mercure de France*, août 1915, « Les soldats ».
- 10 *Appel aux femmes françaises*, 1915, Bibliothèque Marguerite Durand, dossier Witt-Schlumberger.
- 11 AD Orne, M 52.
- 12 *La Vie parisienne*, 17 avril 1915, « Féminités ».
- 13 Gabriel Chevallier, *La Peur*, Paris, PUF, 1951 [1930], 274 p., p. 19 et 20.
- 14 SHAT 9 N 968 S, Rapport du médecin-inspecteur Simonin, p. 5.
- 15 *Le Journal des praticiens*, 1916-1917, p. DCCCCV, « L'idée de lutte ».
- 16 Susan Brownmiller, *Le viol*, Paris, Stock, 1976, 568 p.
- 17 E. Coralys, *L'éducation morale du soldat*, Paris, 1890, in Odile Roynette, « Bons pour le service ». *L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle*, Paris, Belin, 2000, 458 p., p. 340.
- 18 René Naegelen, *Les suppliciés*, Paris, Colbert, 1966 [1925], 231 p.
- 19 Voir en particulier les carnets du sergent Giboulet dont la transcription intégrale figure en annexe de la maîtrise de Solenne Boitreaud, *Les carnets de guerre du sergent Giboulet, sergent-mitrailleur*, UTM, 2000, 2 vol., p. 62.
- 20 Pierre Drieu La Rochelle, *La comédie de Charleroi*, Paris, Le Livre de poche, 1970 [1934], p. 305.
- 21 *Ibid*, p. 32.
- 22 Stéphane Audoin-Rouzeau, *L'enfant de l'ennemi*, op. cit.
- 23 Guillaume Apollinaire, *Poèmes à Lou*, Paris, Gallimard, NRF, 1988, 247 p., p. 128.
- 24 SHAT, 16 N 1398, Contrôle postal de la III^e armée, 15-21 avril 1916.

- 25 *Le Journal*, 13 avril 1916.
- 26 Françoise Thébaud, « La Grande Guerre : le triomphe de la division sexuelle », in Georges Duby, Michelle Perrot (dir), *Histoire des femmes*, t.V, *Le XX^e siècle*, Paris, Plon, 1992, p. 42.
- 27 *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*, Paris, La Découverte, 1998, 564 p., p. 539.
- 28 Virginie Aduit, *Les carnets de guerre de Germain Balard, ambulancier*, mémoire de maîtrise, UTM, 1998, 197 p., p. 175.
- 29 Odile Roynette, *op. cit.*, p. 380.
- 30 Erich Maria Remarque, *A l'ouest rien de nouveau*, Paris, Stock, 1987 [1928], 287 p., p. 145.
- 31 Blaise Cendrars, *La main coupée*, Paris, coll. « Folio », Gallimard, 1993 [1946], 433 p., p. 30-31.
- 32 *Faut leur rentrer d'dans !*, paroles de Plebus, musique d'Edouard Jouve, s.d, A.P.Po. B/A 709.
- 33 Cité par André Ducasse, Jacques Meyer, Gabriel Perreux, *Vie et mort des Français*, Hachette, 1959, 508 p., p. 264.
- 34 Gabriel Chevallier, *op. cit.*, p. 117.
- 35 Andreas Latzko, *Hommes en guerre*, cité par Frédéric Rousseau, *La guerre censurée*, Paris, Seuil, 1999, 412 p., p. 262.
- 36 Françoise Thébaud, « La Grande Guerre : le triomphe de la division sexuelle », *op. cit.*, p. 44.
- 37 Henry Poulaille, *Pain de soldat (1914-1917)*, Paris, Grasset, 1995 [1937], 528 p., p. 477-478.
- 38 Henry Poulaille, *Ils étaient quatre*, Paris, Grasset, 1925, 183 p.
- 39 Henry Poulaille, *Pain de soldat*, *op. cit.*, p. 434-435.
- 40 *Pour la paix, la voix des mères*, 1915, Genève, 14 p., p. 6.
- 41 *Ibid.* p. 4-5.
- 42 Paul Géraldy, *La guerre, madame...*, Paris, Crès, 1916, 230 p., p. 136.

Pour citer cet article

Référence électronique

Jean-Yves Le Naour, « « Il faut sauver notre pantalon ».La Première Guerre mondiale et le sentiment masculin d'inversion du rapport de domination », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique* [En ligne], 84 | 2001, mis en ligne le 01 juillet 2004. URL : <http://chrhc.revues.org/index1866.html>

À propos de l'auteur

Jean-Yves Le Naour

Droits d'auteur

© Tous droits réservés

Résumé

Par le port des armes réservé aux seuls hommes, la guerre est une mission virile assumée qui raffermirait le stéréotype et la frontière entre les sexes. Progressivement, sous l'effet de la durée du conflit et de sa violence qui traumatise les hommes, le modèle masculin se délite. Les souffrances et les frustrations accumulées par les combattants fondent alors, peu à peu, une misogynie dont l'intensité s'accroît en rapport avec le fantasme de l'émancipation féminine. Poussée jusqu'au sentiment d'émasculatation, la souffrance des hommes en guerre, qui se sentent dévalorisés et dévirilisés, se prolonge douloureusement dans la mémoire des anciens combattants qui opposent un avant qui a fait son devoir à un *home front* féminin insouciant accusé d'avoir profité de la situation pour « pour faire la vie » et secouer sa tutelle naturelle.

Mots clés : émancipation, guerre, misogynie, modèles, sexe

Entrées d'index

Chronologie : XXe siècle

Géographie : France